

LETTRE D'UN EVÊQUE DE L'ÉGLISE D'ESPAGNE, A M. THIERS.

On a dit que dans son rapport sur l'instruction secondaire, M. Thiers a inséré quelques passages de théologie gallicane qui lui ont été fournis par M. Dupin. Dans l'une de ces tirades, dont le spirituel rapporteur, assure-t-on, rit tout le premier, se trouvent quelques mots sur l'Église d'Espagne. Il y est dit : Tandis que l'Église d'Allemagne et l'Église d'Angleterre sont sorties de l'unité catholique pour devenir indépendantes, l'Église Espagnole est tombée dans une dépendance servile. En France, nous savons notre dictionnaire gallican, et personne n'ignore que les mots Église indépendante signifient : Église asservie au pouvoir temporel, tandis que les mots Église servile veulent dire : Église affranchie du joug des gouvernements ; en ce sens il est manifeste que l'Église d'Allemagne et l'Église d'Angleterre sont devenues indépendantes au suprême degré et que l'Église d'Espagne est tombée dans une dépendance servile ; la proposition de M. Thiers est donc irréprochable, et parmi nous personne n'a songé à la relever. Mais en Espagne on n'est pas tenu de savoir que les théologiens et les canonistes de notre Chambre des Députés ont, pour la commodité de la discussion, changé le sens des termes ; on a donc cru naturellement que M. Thiers voulait dire ce qu'il disait, et le clergé espagnol s'est indigné de cette épithète de servile que lui jette du haut de la tribune française le nouveau docteur du gallicanisme.

Un des plus savants prélats de l'Église d'Espagne, Mgr. Pèvéque des Canaries, s'est chargé d'exprimer les sentiments de ses frères. Le monde chrétien connaît les écrits de ce Pontife : son livre de l'Indépendance constante de l'Église d'Espagne, imprimé à Madrid l'an dernier, et déjà traduit en diverses langues, lui a partout mérité l'estime des vrais savants. Nous engageons M. Thiers à consulter cet ouvrage ; il est probable qu'après l'avoir lu il serait moins prompt à répéter les leçons historico-théologiques de M. Dupin. Mgr. Pèvéque des Canaries a de plus fait paraître dans la Revue de l'Espagne et de l'Étranger, une série d'articles qui réunis forment un traité complet sur l'histoire et les doctrines du gallicanisme. Le prélat se propose d'en faire un livre dont on annonce la prochaine publication, et qui pourrait également être fort utile à tous les apprentis gallicans, disciples du moderne éditeur et commentateur de Pithou.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir donné ces détails ; nous croyons de même répondre à leurs désirs en traduisant la lettre adressée par l'éloquent et savant évêque à M. Thiers. C'est un document de l'histoire contemporaine, et il est curieux de voir ce qu'un évêque dit en Espagne du gallicanisme pendant que MM. Thiers et Dupin s'en font en France les apologistes. Cette lettre a été publiée dans le journal de Madrid, *El Catholico* du 26 juillet dernier, elle est ainsi conçue :

L'évêque des Canaries à M. Thiers, membre de la chambre des députés de France, salut : J'ai vu dans le *Heraldo* d'hier, 24, l'une des feuilles de Madrid les plus connues en France, votre rapport sur le projet de loi concernant l'instruction secondaire ; entre autres assertions dont je n'ai pas à m'occuper, et que l'illustre orateur, le comte de Montalembert, avait d'avance vainement et éloquemment réfutées, vous vous permettez de faire mention de l'Église d'Espagne dans les termes suivants :

"L'Église française, Messieurs, a eu la gloire qu'aucune autre n'a partagée avec elle, de rester indépendante sans rompre avec l'Église romaine, sans l'ébranler, sans l'affaiblir. Tandis que l'Église d'Allemagne, tandis que l'Église d'Angleterre, pour devenir indépendantes, sont sorties de la grande unité catholique, tandis que l'Église espagnole, pour éviter cet inconvénient, est tombée dans une dépendance servile et a subi les horreurs de l'Inquisition, l'Église française, avec un grand esprit pour législateur, Bossuet, avec un grand roi pour souverain et pour appui, Louis XIV, cette Église est restée membre de la grande unité, et avec cela libre et affranchie de la honte sanguinaire de l'Inquisition. Tenez donc pour sacrés, pour inviolables les maximes sur lesquelles elle a fondé cette orthodoxie indépendante et sûre. N'y aurait-il que cette raison, elle suffirait pour éloigner de nous les congrégations religieuses qui ne professent pas les quatre articles de Bossuet."

Par ces paroles, vous attribuez gratuitement la servilité à l'Église espagnole, la liberté et l'indépendance à l'Église gallicane ; dans ce jugement précipité, si je ne me trompe, vous avez commis une double méprise, et vos paroles expriment précisément tout le contraire de la vérité, puisque la première de ces Églises, celle d'Espagne, est toujours demeurée indépendante du pouvoir civil, indépendance qui, pour les Églises, est la liberté même, tandis que l'Église gallicane a subi ce joug du Gouvernement, qui a pour vous tant d'attrait, mais qui, dans l'ordre spirituel, constitue la véritable servitude.

Quant à la première partie de cette proposition, je me crois dispensé d'en apporter ici les preuves ; je les ai données ailleurs, et jusqu'à ce que vous ou les vôtres les ayez détruites, je ne vous reconnais pas le droit de la contester.

Quant à la seconde, c'est à dire quant au fait des servitudes de l'Église gallicane, je vous renvoie aux témoignages d'Arnaud, de Leibnitz, de Fénelon, de Fleury dans ses opuscules, du célèbre comte de Maistre, et, pour n'en pas citer un grand nombre d'autres, du savant Hurter, même avant sa conversion. Loin de considérer le gallicanisme comme une source de liberté et d'indépendance, tous le signalent au fond comme un instrument de despotisme et comme la cause radicale de l'humiliation honteuse où se trouvait l'Église de France avant la Révolution.

Quelques opinions que vous vous soyez formées de vous-même, je pense que les éminents écrivains dont je viens d'énumérer les noms vous imposeront quelque respect ; ne vous étonnez donc pas qu'appuyé sur ces fortes autorités, je prétende dresser un nouvel acte d'accusation contre cette Église qu'on appelait gallicane, et que je nomme, avec plus de raison, ministérielle, la distinguant, comme il est juste de le faire, de l'antique célèbre Église de France, avec laquelle les orages de votre gouvernement voudraient la confondre. J'ai déjà rempli ce devoir, et je réunirai les parties éparées de mon travail pour le publier comme un hommage à la sainte Église et pour l'opposer aux fausses maximes répandues par les ennemis de la vérité. Mais il ne faut pas que, jusqu'au jour où paraîtra ce livre, les prélats espagnols puissent passer pour indifférents aux injurieuses accusations que vous portez contre l'Église de Saint-Léandre, de Saint-Isidore, de Saint-Fulgence, de Saint-Ildephonse et de tant d'autres hommes illustres qui l'ont gardée et qui la gardent toujours exempte de souillure, fidèle, inébranlable ; c'est pourquoi je vous adresse, comme une protestation, la conclusion de ce traité sur l'Église ministérielle dite gallicane. Ce fragment suffira pour vous donner une idée du progrès que, sur cet article, les saines doctrines ont fait parmi nous en ces derniers temps. Voici cette conclusion :

"Je me garderai bien de contester la science et le génie de Bossuet ; mais, dirais-je avec Papiré, lors même qu'un ange du ciel, au lieu de cet admirable évêque, viendrait me parler contre la doctrine catholique, je lui fermais mes oreilles. L'Église ne se laisse pas surprendre par le génie. La science de Bossuet était grande, mais nous entrevoions les limites où elle s'arrêtait. La science de Tostat lui-même n'était pas incommensurable. Il en fut une où se perdait véritablement la vue, et qu'aucun savant de l'Europe moderne ne pourrait déterminer, celle de l'étonnant Origène, appelé par l'antiquité *Tête de diamant*, prodige d'érudition, et l'un des plus beaux esprits qui aient illustré la religion. Profond dans tous les genres de connaissances, versé dans les dialectes de l'idiome grec, de l'hébreu, du chaldéen et de toutes les langues orientales, il avait l'avantage d'avoir lu les œuvres volumineuses des philosophes grecs de toutes les écoles, œuvres maintenant perdues et dont il nous reste à peine les noms ; il était également instruit de tout ce que renfermaient les livres égyptiens et persans ; dans sa soif du savoir, il s'était initié aux mystères des mages, et dictant à six secrétaires, il répondait à flots les fruits de sa science. Origène était d'ailleurs fils d'un martyr, il eut des philosophes, des saints, des martyrs pour disciples, et son apologie a été écrite par l'un d'eux, saint Grégoire-le-Thaumaturge.

" Eh bien ! ce grand génie qui en finit avec les sophistes de son temps, on pourrait ajouter avec les encyclopédistes modernes, puisque ceux-ci n'ont fait que reproduire les arguments de Celse, profondément et brillamment réfutés par Origène ; ce grand homme, dis-je, qui, non content d'avoir commenté tous les livres de la Bible, imagina les Hexaples, un des monuments les plus précieux de la science des Écritures, ce même homme est, sous la plume de saint Augustin, le promoteur principal des erreurs de l'Oratoire, l'instrument le plus dangereux pour fomenter les hérésies. A la vue de ce déplorable exemple de la fragilité humaine, on ne doit pas trouver étrange que je me permette de dépeindre Bossuet, malgré tout son génie, comme l'instrument aveugle du despotisme de Louis XIV, et de voir dans les doctrines auxquelles il prêta l'appui de son influence la principale cause de l'abaissement de l'Église de France. Oui ce fut malheureusement Bossuet qui, pliant le genou devant cet impérieux monarque, traîna l'Église gallicane à sa ruine, et qui, en la livrant à la discrétion du gouvernement temporel, lui fit la plus terrible blessure qu'eût pu désirer un ennemi acharné et formidable. Bossuet, quoi qu'en disent ses apologistes, timide par caractère, n'eut jamais une résolution ferme de s'opposer au Gouvernement ; il se mit plutôt du côté de la cour, et appuya de son autorité les prétentions, les nouveautés funestes des hommes de l'État. Sous prétexte de la protection particulière donnée à l'Église par la Couronne, protection singulièrement exagérée d'ailleurs, les rois de France s'approprièrent le droit de convoquer les assemblées du clergé, de fixer les limites de l'autorité pontificale, d'enregistrer les bulles au Parlement, d'appeler au futur concile-général, de revoir les procès des tribunaux ecclésiastiques, de conférer des bénéfices sans l'intervention de l'ordinaire du Saint-Siège. En vain l'Église de Hongrie, celle d'Espagne et quelques autres non moins respectables signalèrent le scandale de ces funestes opinions ; en vain les protestants se réjouirent et l'Angleterre se flatta que le moment était venu où l'Église de France allait se séparer du centre de l'unité ; en vain les écrivains impies, se moquant de l'Église, disaient que le Roi pourraient, en France, substituer à volonté le Coran à l'Évangile ; sourds à la clameur universelle, et prosternés devant l'idole du Trône, les gallicans s'obstinaient et propageaient de plus en plus au sein des populations chrétiennes leurs maximes destructives de l'indépendance de la puissance spirituelle. Une voix plus auguste et pleine d'autorité résonna à leurs oreilles ; Clément XI avertit Louis XIV que les nouveautés de 1682 feront plus de mal au pouvoir royal qu'au Saint-Siège ; cela même ne leur ouvrit pas les yeux. Les prétentions de la cour deviennent chaque jour plus exorbitantes ; enfin les parlements exercèrent violemment leur tyrannie. C'était sans doute un avertissement de Dieu pour secourir le roi léthargique les catholiques fauteurs du gallicanisme ; mais rien ne peut ni les éclairer ni leur rendre l'énergie chrétienne, aveuglés qu'ils sont par l'éclat que jette sur leur doctrine le nom de l'évêque de Meaux. Quelle honte pour sa gloire !

" Au lieu de se mettre à la tête de l'Église, comme le demandaient sa haute position et l'élevation de son talent, au lieu d'employer son éloquence enchanteresse et l'énergie de son zèle à retenir Louis XIV, il consacra toute son influence à obtenir la faveur du monarque, à obscurcir la lumière de la vérité, à faire résistance à la suprême autorité du Saint-Siège ; il laissa enfin l'Église dépourvue du bouclier sacré, soumise à la souveraineté du Trône, et ce qui est pis, des parlements. Triste destinée ! Bossuet était le géant que Dieu, en France, avait suscité pour préserver l'Église d'un si grand péril ; et cet éminent prélat, désertant les rangs fidèles de la liberté, nous a légué, à nous, faibles pygmées sans lumières, sans éloquence, sans protection au milieu des tempêtes de la Révolution, au milieu des attentats politiques, la rude tâche de lutter contre un monde acharné qui a fait de l'Église sa proie, et que nous ne pourrions vaincre, si la foi, comme l'enseigne l'Évangéliste, n'était au dessus de toute puissance humaine.

" Daignez, Monsieur le Député, recevoir avec bienveillance cette manifestation d'un évêque espagnol, et l'expression de l'affection sincère avec laquelle il vous l'offre. Madrid, 25 juillet 1844. L'ÉVÊQUE DES CANARIES."

BULLETIN.

Bazar. — Memorandum. — Tragédie canadienne. — Romans.

On nous prie d'annoncer que mercredi et jeudi prochain, plusieurs Dames se proposent de tenir un Bazar et une Loterie, dans les nouvelles salles de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Les séances se tiendront pendant les deux jours depuis midi jusqu'à dix heures du soir. Le profit est destiné au soutien d'un nouvel établissement du Bon-Pasteur.